

L'amitié

Le désespoir commence avec l'abandon. Rien n'est plus beau, de plus riche que la solitude consentie, choisie (sur elle, Nietzsche écrivit de nombreux passages) ; rien de plus triste, de plus désolant que la solitude imposée (celle du vieillard dans le mouvoir). L'être laissé seul, abandonné comme un vieux jardin, n'est plus que misère. La communication lui manque.

L'amitié entre dans l'*espace communicationnel* ; par nature, elle apporte richesse affective, quelquefois aide, le plus souvent réconfort.

L'amitié s'évalue toujours sur la longueur (que vaut, en effet, une amitié de trois semaines ou de trois mois, vite engloutie dans le gouffre du temps ?) ; elle inclut déception (souvent) et trahisons (parfois). On peut compter sur elle (une « solide amitié », belle expression), mais l'expérience l'apprend : à *demi* (« chat échaudé... »).

Point nécessaire de garder l'ami près de soi. Danger. D'ailleurs, les longues et fidèles amitiés sont toujours entrecoupées d'absences et de silences.

Que vive l'amitié qui agrémente les jours. N'en attendre cependant que ce qui entre dans l'ordre du *raisonnable*.

L'humour

L'humour, c'est bien connu, est une *arme défensive* (contrairement à l'ironie qui, elle, est une *arme offensive*). La réalité se montre toujours dure ; l'amateur d'humour s'en détourne par une pirouette. Formulé autrement : l'homme qui ne pratique pas l'humour affronte le réel tel qu'il est, dans sa nudité, sa rudesse ; celui qui le pratique escamote ce réel par un tour de passe-passe qui fait rire ou sourire son entourage (« *Ah la bonne blague...* »).

Il n'y a pas à juger l'amateur qui abuse de ce don (*un être de fuite*), ni, d'ailleurs, celui qui en est dépourvu (*un triste*). Il y a, plus globalement, soit à composer avec le réel, soit à l'affronter dans sa dureté. Nous gardons un certain choix mais notre nature fondamentale y joue un rôle : sérieux enfant, Untel demeurera grave à l'âge adulte ; enjoué, il sera, plus tard, apte à l'humour. De même, du reste, que joue son rôle le milieu familial, toujours formateur ; celui-ci a grandi dans une famille où l'on plaisante de tout et avec tout (type *famille Vermot*) ; celui-là a grandi dans un milieu austère et ne comprendra jamais le manque de sérieux de « l'humoriste ». Dans tous les cas, le premier est persuadé que sa façon d'appréhender la vie est la bonne, tandis qu'il arrive au second, en certaines circonstances, de ressentir comme un manque : « *Si j'avais eu un peu d'humour, j'aurais pu... etc.* »

La seconde naissance

Il faut du temps pour naître à soi-même. L'expérience y contribue, qu'accompagne une lente maturation spirituelle. C'est que le milieu familial et social, de même que l'environnement culturel, nous façonnent, nous mettant très tôt sur les rails. Mais ces rails ne nous appartiennent pas ; ils ne sortent pas de nos entrepôts.

Bien sûr, certains individus s'accommodent allègrement de la voie tracée par d'autres. Quoi de plus aisé, en effet, que de ne jamais s'interroger sur soi, sur ce que l'on est, sur ce qui nous a construit, sur ce que l'on est devenu. D'autres, que l'inquiétude spirituelle dévore comme un feu intérieur, feront de la quête de soi l'objectif d'une vie. À ceux-là, les livres seront nécessaires, de même que la contemplation et la méditation.

Naître à soi-même nous fait franchir un pas vers la souveraineté. La souveraineté de l'être est *un absolu*. Nous la recherchons tous — consciemment ou inconsciemment. À y regarder de près, elle a quelque chose à voir avec la plénitude, de même qu'avec la liberté intérieure. Elle implique que l'on ne quitte pas l'unité simple avec soi-même — que l'on demeure en soi. Elle implique, aussi, que l'on reste à distance des faits, des événements tels qu'ils nous sont narrés à *l'extérieur* ; des idées qui nous sont étrangères — qui nous viennent d'*ailleurs*.

Nietzsche, dans sa *Généalogie de la morale*, consacra une page à la souveraineté telle qu'il la concevait. De cette tentative de définition nous retiendrons, non sans un certain amusement, ce fragment de phrase : « *le fruit le plus mûr de l'arbre est l'individu souverain* ».

L'heure grise

Lorsque tombe le jour, une sorte d'inquiétude nous envahit. Aspiration vers l'infini ? Appel du transcendant ? Difficile d'expliquer ce pénible moment, « *sentiment trouble des eaux basses, petite mort qui rôde* » (Gracq), qui provoque en nous confusion et marasme. Nous passons outre ou nous luttons. Hélas, la volonté mise à part, peu d'armes sont à notre disposition pour combattre ce que d'aucuns nomment « le moment de l'angoisse crépusculaire » : anxiolytiques, alcool — toutes deux même nocives, quand elles ne sont pas destructrices.

L'heure grise est liée à notre condition d'homme mortel ; elle a quelque chose à voir avec « le sentiment tragique de la vie », avec la finitude. En effet, pas d'ouvrage qui ne s'efface, pas d'entreprise qui ne finisse par disparaître, pas même d'« amour durable » (Bourbon-Busset) puisque, dans un couple, toujours l'un part avant l'autre. Et rien pour nous consoler.

Heureux celui qui se comporte comme s'il était immortel, ne songeant qu'à sa réussite terrestre. Celui-là, sans doute, ne connaît pas *l'heure grise*. Sorte d'innocent aux mains pleines, il s'enivre de lui-même et de ses succès. Que la moisson soit bonne suffit à le contenter. Image réjouissante.

Résistons, cependant, à l'envie de jalouser « l'imbécile heureux ». Soyons hommes jusqu'au bout et affrontons sans artifices l'heure grise.

Le passé

Notre rapport au passé est pour le moins ambigu. Constitué de choses mortes, il ne s'en rappelle pas moins à nous avec force et vivacité et même, quelquefois, avec bonheur.

Choses mortes, oui, bel et bien. Le vécu, par définition même, est derrière nous ; les faits qui le constituent n'ont plus d'existence propre, même si leurs ombres jouent à s'agiter parfois en nous, malgré nous, en un surgissement inopiné. Vivre convenablement notre présent — et tel devrait être l'objectif premier de nos existences bassement terrestres —, suppose que l'on se soit débarrassé de ce passé encombrant, pesant fardeau ; « *Monsieur mon Passé, laissez-moi passer* », chantait pertinemment Léo Ferré.

Pourtant, et comment le nier, nous sommes faits de ce passé. Je suis *aujourd'hui* ce que *hier* a fait de moi. Ce passé, il convient de lui être fidèle, de ne pas le renier sous peine de se renier soi-même. En outre, constatons que le passé nous procure jouissance, dans la réminiscence de moments enchantés, d'instant radieux. L'évocation de souvenirs heureux, le rappel de circonstances privilégiées constituent l'une des richesses de l'être. Le vieillard en abuse, qui ressasse à l'infini ses faits de guerres intimes, qui évoque à tout va les moments parfaits d'une existence qui s'achève.

Enfin, le passé est le réservoir du créateur. L'écrivain pêche, non sans un certain plaisir, dans le vivier où des bancs de souvenirs frétilent allègrement. Mais l'auteur ne se contente pas de reproduire ce passé ; là n'est pas son travail. Il le *reconstruit*, il triche, il biaise, il invente, il l'enjolive ou le noircit, bref : il le *réécrit*. Peu importe du reste : l'important est qu'il le fasse sinon avec génie en tout cas avec talent.

L'indifférence

Il existe plusieurs types d'indifférences. Ou plutôt, l'indifférence possède ses degrés, chacun d'entre eux conduisant à une définition propre. Aucun rapport, en effet, entre l'indifférence de celui qui, chien crevé au fil de l'eau, semble ne plus attendre que son propre *effacement*, et cette indifférence, proche du détachement, qui nous aide à vivre au mieux ces existences désormais devenues cahoteuses ou pire chaotiques.

Du *Traité d'indifférence* de Roger Nimier, au roman très connu de Moravia (*Les indifférents*) en passant par la nouvelle quasi-confidentielle de Proust (*L'indifférent*), les mots de la famille ont leur petit succès, dès lors qu'il s'agit de trouver un titre. C'est que l'indifférence fascine, s'opposant rudement à ce que nous proposent les temps, à savoir une implication de sa propre personne à tous les moments de notre vie : performant dans le monde du travail, il faudra l'être aussi dans la sexualité. Telles sont les injonctions auxquelles plus grand monde n'ose se dérober. Pour celui ou celle qui ne parviendra pas à répondre aux diktats et qui faiblira sous le fardeau, le pire est attendu : suicide au travail, perte de confiance en soi dans sa relation à l'autre sexe.

Savoir doser son indifférence, voilà qui procure un avantage certain dans nos vies devenue terriblement génératrices d'anxiété et d'angoisse. Les états dépressifs abondent dans les classes sociales défavorisées et moyennes, tandis que les classes aisées et les oligarchies n'ont jamais été aussi resplendissantes et aussi réjouies. On voit l'avantage que peut tirer la caste d'un peuple ramolli, tout juste bon à se changer les idées en regardant, sur un vaste écran plat, un match de football ou une série estampillée « US ».

Savoir doser son indifférence, qu'est-ce à dire ? Tout d'abord ne pas accorder trop d'importance à ce vers quoi les divers médias voudraient que nous dirigions nos regards. Cela veut dire ensuite relativiser certaines situations qui perdent de leurs effets dès lors qu'on les appréhende objectivement, dépouillées de tout pathos. Cela veut dire enfin ne pas se laisser interpellé par certaines situations que les temps volontairement dramatisent, toujours aux mêmes fins : nous détourner de l'essentiel : nos vies, qu'il s'agirait pourtant de vivre pleinement et d'enrichir sans cesse.

Le silence

Le contemplatif connaît la richesse que procure le silence. Il a appris, dans le recueillement, à apprécier son charme et à jouir de sa beauté. Mais l'homme de méditation est devenu un être rare — sinon d'exception. Aussi, constatons beaucoup plus modestement que, dans ce monde d'agitation et de bruit, le silence est dispensateur d'équilibre intérieur et de repos intime. Un proverbe venu d'Orient exprime magnifiquement cet état de fait : « *Si ce que tu as à dire n'est pas plus beau que le silence, alors mieux vaut te taire* ». Grand bon sens de ce précepte. Même Zarathoustra, ce sage prêchant la volonté, l'action et le surhumain, en reconnaît les bienfaits : « *Se taire longtemps est une bonne chose pleine de joie.* »

Certes, on pourrait penser que certaines circonstances font obstacle à la pratique du silence. La polémique par exemple. Ernst Jünger, dans une lettre adressée à son frère Friedrich-Georges a écrit un fort beau passage à ce sujet. Outre que le goût de la controverse s'efface avec l'âge, dit l'écrivain, le silence est sans nul doute la meilleure attitude à adopter, car l'esprit de polémique est toujours stérile, quand il n'est pas une perte de temps. Et Julien Green, dans son *Journal* avoue pratiquer un même comportement : « *Comme il est plaisant de ne pas répondre, de laisser mariner !* »

Il peut arriver, de même, que l'on se sente *contraint* de faire silence devant l'incompréhension de tous. Ainsi Baudelaire, « *arrêté devant l'effroyable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit* » (« Préface à la première édition des *Fleurs du Mal* »). Au-delà de la polémique, peut advenir l'attaque frontale. Existe, en effet, cette sorte d'individus qui n'hésite pas à agresser verbalement autrui, à écrire des mots

d'une malveillance parfois difficilement supportable. Certes, il est, dans ces cas-là, difficile de ne pas répondre à ce qui n'est autre qu'une forme de violence. Ici se rappeler alors le mot judicieux que Morand adressa à Chardonne (de mémoire) : en de telles circonstances, *« le silence, ce n'est pas la victoire, certes, mais c'est l'honorabilité dans la défaite, ce qui est bien aussi. »*

Nietzsche, dans son *Zarathoustra*, a beaucoup parlé du « lumineux silence ». Pour lui, il est arme de protection (*« pour que personne ne puisse voir jusqu'au fond de moi »*), mais pas seulement. Le silence est ce qu'il y a de mieux en matière d'enseignement (*« Tu ne parles pas : ainsi tu enseignes ta sagesse »*). De plus, les grands événements de notre vie terrestre ne sont-ils pas liés à *« nos heures les plus silencieuses »* ? Enfin, indépassable pour le philosophe, est le silence vécu loin des hommes, dans la nature amie : *« O bienheureux silence autour de moi ! O senteurs pures autour de moi ! O comme ce silence aspire un souffle pur à pleins poumons ! O comme il écoute ce silence bienheureux ! »*

La famille

La notion de la famille déborde de toutes parts et d'abord en littérature : du « Familles, je vous hais ! », de Gide, à la geste mauriacienne où, plus qu'ailleurs peut-être, on peut observer les complexités de tous ordres liées au cercle familial, les références à la famille abondent.

Il est rare que la famille, en ses assises profondes, soit stable, l'hérédité jouant son rôle, toujours déstabilisant, pour ne pas dire perturbateur. Et que dire de ces mères, certes adorées de leur petit garçon, mais castratrices et possessives, au point de contribuer à orienter leur sexualité (Gide, Green...).

La plupart du temps, la cellule familiale est génératrice de tensions, sinon de conflits. Il est rare que l'équilibre fasse loi ; que, toujours, la parfaite harmonie règne au sein du cercle familial.

Quelquefois, la famille est carrément destructrice. Parents porteurs de lourdes tares, mal préparés, aussi, peut-être, mais aussi, sans doute, intellectuellement carencés, sans aucune base concernant les principes élémentaires de l'éducation d'un enfant, privés même de cette inclination que l'on qualifie ordinairement d'« animale » ou d'« instinctive ». À désespérer de l'espèce.

Certains psychologues ou assimilés se saisissent avec plus ou moins de bonheur de ces déséquilibres, de ces « ratés » — osons les mots : de ces névroses —, et créent des concepts (par exemple celui, on ne peut plus risible, de « résilience ») qui font le succès de leur concepteur mais portent en eux une part de mystification. Piège à gogos, chacun se débrouillant au mieux, toujours et par la force des choses, avec sa souffrance — la psychanalyse, elle, étant d'un ordre autre

(nulle science ne s'aventura aussi loin dans la connaissance de l'être humain), et, dans certains cas (le cas de celles et ceux qui lui doivent d'être de vrais *vivants*), autrement respectable.

Il n'est pas interdit de fantasmer sur l'idéal familial. Et d'ailleurs, cet idéal existe : la famille unie, heureuse, rassemblée, où l'on s'épaule sans cesse et où l'amour est roi. Idéal cependant devenu rare, en ces temps de désintégration familiale généralisée.

La vie de l'esprit

Étrange espèce, ces hommes qui s'ennuient avec eux-mêmes, redoutant même le face-à-face avec soi. Point de vertige ressenti, cependant, par ces individus, face à leur propre néant, car la modernité est là pour combler le vide de leur vie intérieure. La modernité, c'est-à-dire le smartphone, la tablette, internet, bref, l'ensemble de ce qu'il est convenu d'appeler « les nouvelles technologies ».

Nous vivons une ère étrange d'appauvrissement de la vie spirituelle, de dessèchement de la vie intérieure. Les temps y contribuent, qui nous encouragent, par les publicités diverses, à « passer à autre chose ». Ce n'est pas tout : l'influence du mode de vie américain crée insidieusement en chacun de nous des dégâts considérables. L'inculture d'une large majorité d'Américains du Nord nous gagne ; nous devenons aussi superficiels, quelquefois aussi stupides, que les Yankees.

Il est vrai que l'Europe s'est laissée, par facilité, inonder des divers déchets venus d'Outre-Atlantique, notamment ces films et « séries » qui fleurent bon leur psychopathe, leurs meurtres abjects, leurs tables de dissection, leurs sirènes de police. Comment l'Amérique du Nord, qui fut notre fille, est-elle ainsi parvenue à devenir notre mère ? La réponse existe : nous nous sommes fragilisés, affaiblis, nos remparts se sont fissurés. C'est que nous avons manqué de caractère, nous n'avons pas su imposer notre culture, longtemps unique par sa richesse, sa qualité, sa finesse.

Pire encore : nous avons dilapidé l'héritage. Combien de jeunes gens de ces temps, en effet, pourvus de leur baccalauréat, sont susceptibles de s'enthousiasmer pour un roman de Stendhal, de Flaubert ou pour un poème de Baudelaire,

après les avoir lus avec appétit et/ou étudiés avec plaisir ? Et se trouve-t-il encore des adultes aptes à déguster une page de Bossuet, de Saint Simon, de Montaigne ? Enfin, existe-il, cet homme mûr qui, saisi par l'angoisse existentielle, va relire Pascal ?

La culture (littéraire, philosophique) permet l'exhaussement de soi ; elle nous élève, contribue à nous faire plus grands que nous sommes. Ceux qui sont dépourvus de vie intérieure ignorent le dialogue avec soi, avec la part la plus haute de soi-même. Lourdemment carencés, l'accès à tout un monde spirituel leur est bouché : « *Celui qui se dévoue à la culture du poireau est mal bâti pour ausculter les nébuleuses* », écrivait, non sans humour, Saint Exupéry à l'un de ses correspondants.